



Adieu Rozier

Publié le 3 juin 2023 par [Marcos Uzal](#)

Jacques Rozier (1926-2023)

Le mot mort va si peu à Jacques Rozier. Ses films merveilleux de vitalité, d'aventure et de joie le prouvent éternellement, et nous nous consolons dans la fraîcheur inaltérable d'Adieu Philippine, que François Truffaut avait raison de considérer comme l'essence même de la Nouvelle Vague, dans les improvisations de Du côté d'Orouët, les dérives des Naufragés de l'île de la Tortue, l'escapade de Maine Océan, ces films qui ressemblent à des vacances pleines de miraculeux hasards et d'heureuses rencontres, défiant un horizon de mélancolie. C'est comme du Rohmer multiplié par Renoir, avec un attachement aux personnages sans noblesse – petits employés, rêveurs maladroits, artistes de cabaret... – autant qu'aux acteurs populaires (dont Bernard Menez, qu'il découvrit). N'oublions pas non plus ses courts métrages, ses films secrets et ses nombreuses réalisations pour la télévision, qui font que l'archipel Rozier est plus vaste encore que les quatre inépuisables chefs-d'œuvre cités.

J'ai eu la chance de passer du temps avec lui et je peux dire qu'il ressemblait à son cinéma : à la fois enfantin et d'un savoir immense, jouant avec l'imprévisible (y compris dans la simple organisation d'un rendez-vous ou d'un dîner) tout en étant rigoureusement maître de lui. Cet être charmant qui détestait l'ennui et se méfiait du sérieux, sachant combiner la précision du musicien avec l'art suprême de l'impromptu, avait quelque chose d'un homme du 18ème siècle – à la fin de sa vie, il me rappelait Voltaire sculpté par Houdon. Ou peut-être plutôt du 17ème siècle : je crois me souvenir qu'il considérait Molière et Lully comme les fondateurs de l'art léger et musical dont il se sentait l'héritier.

« Il s'est éteint le 2 juin, dans sa maison de Théoule-sur-mer, au flanc de l'Estérel, bercée par la mer », nous écrit sa fidèle collaboratrice Michèle Berson. C'est dérisoire, mais quelque chose nous reconforte un peu dans le fait que cet homme qui aimait tant le soleil et la mer ne soit pas mort en ville dans le froid de l'hiver. Cher Jacques, j'écoute en pensant à vous « *Meu caro amico* », la chanson de Chico Buarque que l'on chante dans une salle polyvalente de l'île d'Yeu dans Maine Océan : « Mon cher ami, Ici sur ma terre on joue au football, Il y a beaucoup de samba, de choro et de rock'n roll, Certains jours il pleut et d'autres il fait un soleil de plomb, Mais ce que je veux te dire, c'est qu'ici les choses vont mal ». Mais rien n'est perdu tant que la tristesse pourra se danser.

Marcos Uzal



Remise du Prix du Carosse d'or de la
quinzaine des réalisateurs

JACQUES ROZIER : DE LA NÉCESSITÉ DE FAIRE DÉRAILLER LES TRAINS

Nous, cinéastes de la SRF, refusons d'accepter la mort de Jacques Rozier. Nous n'acceptons pas la mort de Jacques Rozier parce que si son cinéma nous a appris une chose c'est que le réel n'est qu'un point de départ, une piste de décollage, un port d'où larguer les amarres pour partir vers de plus grandes aventures. Nous n'acceptons pas la mort de Jacques Rozier parce que, à l'instar des films de Jean Vigo, son cinéma nous a appris la nécessité d'une insoumission joyeuse et obstinée. Nous n'acceptons pas la mort de Jacques Rozier pas plus que nous n'acceptons pas la violence et les entraves que le marché a fait peser sur son œuvre et sur sa vie, empêchant à plusieurs reprises cet immense cinéaste d'aller au bout de son geste créateur et rendant sa vie quotidienne souvent difficile.

Nous n'acceptons pas la mort de Jacques Rozier, parce que nous avons plus besoin que jamais d'un cinéma qui nous libère de la dictature du scénario programmatique pour orchestrer d'audacieuses sorties de route et de festifs déraillements.

Nous n'acceptons pas la mort de Jacques Rozier parce qu'il nous faut plus que jamais revendiquer la possibilité d'inventer comme lui un cinéma à la fois populaire et libre, buissonnier et généreux, drôle et documentaire, atemporel et traversé par son époque...

Nous n'acceptons pas la mort de Jacques Rozier parce que les étincelles de liberté que son cinéma a fait jaillir ont créé mille feux de joie que des dizaines de jeunes cinéastes continueront d'alimenter un peu partout.

Nous n'acceptons pas la mort de Jacques Rozier, parce que chacun de ses films, chacun de ses plans, est une invitation à la vie et au voyage, une porte ouverte sur une existence plus libre et plus utopique.

Le 14 Juin 1968, dans la foulée des événements de Mai 68, Jacques Rozier fondait la SRF aux côtés de Costa-Gavras, Louis Malle, Luc Moullet, Jacques Rivette, Robert Bresson et bien d'autres cinéastes, afin de défendre avec une vigueur renouvelée les libertés artistiques et morales de la création cinématographique.

Nous n'acceptons pas la mort de Jacques Rozier car nous sommes déterminés à faire vivre son héritage et à continuer à nous battre contre vents et marées pour un cinéma plus vivant, plus inventif et plus ouvert à l'infini des possibles.



COMMUNIQUÉS

Hommage à Jacques Rozier

Le 6 juin 2023,

Les Cinéastes de L'ARP rendent hommage à Jacques Rozier, décédé le 2 juin 2023 à l'âge de 96 ans.

Faisant partie du premier bataillon fondateur de L'ARP désigné par Claude Berri pour révolutionner à jamais le système avec une utopie pleine de générosité, Jacques Rozier était un fou de tous les styles de films, un cinéaste en ébullition permanente, toujours souriant et fraternel, et inventeur avec Agnès Varda, Godard et la bande des « Cahiers » de « La Nouvelle Vague » dont il était historiquement le pionnier avec son premier chef-d'œuvre Adieu Philippe.

Il était un cinéaste touche-à-tout et il révolutionnait tous les genres. Héritier spirituel de Vigo et Renoir, il nous a tous impressionnés et marqués par sa manière de fabriquer des films, souvent sans scénario, qu'il finissait d'écrire pendant de longues périodes de montage qui parfois rendaient fous ses producteurs...

Ce qu'il osait faire pour chaque film, nous démontrait avec éclat et émerveillement que le cinéaste est un artiste et que sa volonté créatrice doit rester au-dessus de tous les dictats et contrôles des partenaires financiers.

Cette méthode, qui lui prenait aussi beaucoup de son temps en gestion et en administration de ses œuvres dont il récupéra progressivement tous les droits, a produit des films aussi atypiques, extraordinaires et inoubliables que Du Côté d'Orouët, Les Naufragés de l'Île de la Tortue, Maine Océan et Fifi Martingale, ainsi que des œuvres libres et sans formats qui représentent encore aujourd'hui la jeunesse et la liberté du cinéma.

Jacques Rozier, comme ses films, ne vieillissait pas. Il surgissait au fil du temps et de nos rencontres professionnelles avec son beau regard amusé de l'enfance sur l'humanité toujours revendiquée.

A ses côtés, on se sentait faire partie de l'histoire du cinéma.

Les Cinéastes de L'ARP adressent leurs plus sincères condoléances à sa famille et à ses proches et remercient ce génial artiste pour son œuvre qui restera immortelle.

Jérôme Diamant-Berger au nom des Cinéastes de L'ARP



centre national
du cinéma et de
l'image animée

Jacques Rozier, en liberté



Jacques Rozier Collections Cinémathèque française

Le cinéaste d'Adieu Philippine et Maine Océan est mort le 2 juin 2023 à l'âge de 96 ans

Son nom était synonyme de liberté. Encore que cette notion, même dans son acceptation romantique, ne signifie pas grand-chose, surtout lorsque l'on parle de cinéma où les contraintes sont nombreuses. La liberté chez Rozier, décédé le 2 juin 2023 à l'âge de 96 ans, n'aura cependant pas été un vain mot. Le cinéaste aura toujours fait les choses à sa manière, sans ne jamais rien céder à quiconque. Dans le champ de sa caméra, la versatilité du réel faisait office d'horizon, quitte à ce que l'inspiration dérive au gré des vents. Dans les films de Rozier, il n'est d'ailleurs question que d'aventures à mener. La mer, les océans, même les plus petits cours d'eau occupent une place centrale, promesses d'ailleurs, de territoires inconnus et de navigations houleuses. Rozier, capitaine de voyages (dés) organisés. C'est une échappée corse avant de partir pour la guerre d'Algérie (*Adieu Philippine*), des vacances au bord de la mer de Parisiennes agitées (*Du côté d'Orouët*), une épopée touristique d'un Robinson à la recherche d'un éden factice (*Les Naufragés de l'île de la Tortue*) ou encore un pénible retour à la terre ferme d'un contrôleur de train un peu trop rêveur (*Maine Océan*). Jean-François Stévenin, son assistant sur le tournage de *Du côté d'Orouët*, affirmait : « *Rozier n'impose rien de rigide ; il impose un voyage.* »

L'œuvre de Rozier est un iceberg qui offre en surface seulement cinq longs métrages entre 1962 et 2001, mais cache dans ses profondeurs un foisonnement disparate de courts métrages, projets inachevés ou avortés, documentaires ou encore émissions de télé... Contrairement à ses « copains » de la Nouvelle Vague – Godard, Truffaut, Rohmer, Chabrol ou Rivette – Rozier n'a jamais vraiment accédé à une reconnaissance totale, évoluant hors format, hors cadre, hors bande. Navigateur solitaire. Son amour de la comédie obligeait ses films à une réceptivité immédiate. Au cinéma, le rire ne souffre d'aucun contretemps et le public n'a pas vraiment été synchrone. La liberté a aussi besoin du succès.

Dans une émission réalisée pour la télévision, *Vive le cinéma* (1972), dans laquelle Jacques Rozier suivait Jeanne Moreau allant à la rencontre de prestigieux « collègues » (Barbet Schroeder, Jerry Lewis, Bulle Ogier, Orson Welles...), la comédienne dit ceci : « *C'est évident que ce qui expose le plus, c'est la sincérité, parce qu'elle est toujours scandaleuse. C'est pourquoi, en général, les réalisateurs que j'estime et que j'admire sont ceux qui ont le plus de mal à faire des films...* » Il est émouvant en revoyant ces images aujourd'hui d'imaginer que cette saillie ait pu s'adresser directement à celui qui la filmait ce jour-là.

Entre deux rives

Lors d'un entretien aux *Cahiers du cinéma*, paru en 2001 dans la monographie *Jacques Rozier, le funambule*, le cinéaste déplorait : « *Tellement de contre-vérités sur mon compte ont été dites, écrites et reproduites de livre en livre, que je ne sais pas par quoi commencer pour organiser ma défense...* » Le paragraphe se terminait par un mélancolique : « *Peut-être que les hommages ne sont pas mon truc.* »

Jacques Rozier pensait donc qu'un combat était à mener pour restaurer une image déformée. Ceci expliquait sûrement à ses yeux son statut d'apatride du cinéma, n'appartenant à aucune école ou alors la buissonnière, celle qui voit, comme dans son magnifique court métrage *Rentrée des classes* (1956), un cartable d'écolier pris dans le courant d'une rivière à la merci du hasard. Jacques Rozier, artiste toujours entre deux rives, installé sur une embarcation dont il fallait constamment gérer les humeurs. « *Cette frénésie résume le paradoxe de toute ma carrière : je passe un temps fou à trouver des financements et lorsque ça arrive, il faut travailler dans une urgence raisemblable* », expliquait-il à propos du tournage heurté de *Maine Océan* (1985).

Disciple indiscipliné

De guerre lasse, celui dont le dernier long métrage, *Fifi Martingale*, remonte à 2001, avait fini par se taire, faisant de ce silence une arme contre ceux qui voyaient en lui un dilettante, un esprit imprévisible, malicieux, voire pervers, prenant du plaisir à se saborder lui-même. C'est oublier que contrairement à ce qu'affirmait Truffaut dans *La Nuit américaine*, il se peut que dans les films, il y ait « *des embouteillages* », « *des temps morts* » et que les trains déraillent en plein jour. Le principe de l'incertitude si cher à Jean Renoir, dont Rozier fut un disciple indiscipliné, est une ligne de conduite qui peut affoler mais traduit une vitalité à l'œuvre. Dans un texte consacré au cinéaste, baptisé avec malice *Petite Contribution à la légende de Jacques Rozier*, le critique et réalisateur Hervé Le Roux évoque la « *part d'aléatoire* », la « *fragilité météorologique* » et la « *respiration tremblée* ».

« *Enfant, j'étais fasciné par les appareils. Je voulais devenir celui qui touche la caméra : c'est un objet de pouvoir, qui sert à prendre* », explique le cinéaste à Emmanuel Burdeau en 2001. Pourtant le jeune Rozier ne se voit pas forcément du côté des saltimbanques, aussi suit-il des études en pharmacie puis de droit, pour rassurer ses parents. Dans l'émission *Cinéma-Cinéma*, en 1986, il avoue : « *Si je n'avais pas fait du cinéma, j'aurais pu être comptable. Je suis très tatillon et j'adore les chiffres !* », avant de se reprendre quelques minutes plus tard : « *... Comptable ou marin-pêcheur ou musicien.* »

On tient peut-être là l'esprit Rozier, fait de contradictions que son génie pouvait sinon réconcilier, au moins harmoniser. Dans tous ses films, les liens qui emprisonnent ses personnages s'effilochent peu à peu et permettent un appel d'air. Rozier, stagiaire sur le tournage de *French Cancan*, s'est toujours souvenu de la leçon apprise en voyant Jean Renoir au travail. Chez l'auteur de *Partie de campagne*, le sens de l'improvisation n'empêchait pas une très grande rigueur dans l'exécution.

Cinéma & télévision

Jacques Rozier est passé par l'IDHEC, l'ancienne Fémis, avant d'entrer à l'ORTF comme assistant. Une expérience qui se retrouvera dans son premier long métrage, *Adieu Philippe*. Michel, le héros, est en effet « cableman » à la télévision. Le jeune homme bon pour le service militaire doit bientôt se rendre en Algérie et profite des quelques jours qui le séparent de son départ pour improviser des vacances en Corse. C'est Jean-Luc Godard, alors en pleine gloire grâce au succès d'*À bout de souffle*, qui a présenté à Jacques Rozier le producteur Georges de Beauregard. Après une genèse houleuse, le film est enfin projeté au Festival de Cannes en 1963. Godard en est le premier défenseur : « *Quiconque n'aura pas vu Yveline Céry danser un cha-cha-cha les yeux dans la caméra ne pourra plus se permettre de parler cinéma sur la Croisette.* »

Godard toujours, est le protagoniste d'un diptyque documentaire de Jacques Rozier sur le tournage du *Mépris : Paparazzi*, exploration du phénomène Bardot à Capri et *Le Parti des choses*, sur l'entente entre la star et le cinéaste. Rozier tourne des courts donc, mais aussi des films pour la télévision dont un *Cinéastes de notre temps* consacré à Jean Vigo. Onze ans séparent néanmoins *Adieu Philippe* de *Du côté d'Orouët*, son deuxième long métrage qui marque sa rencontre avec sa « muse » Bernard Menez. « *Je cherchais une sorte de fonctionnaire un peu maladroit ; en plein dans le cliché, nous appelions ce personnage : le boutonneux*, explique Jacques Rozier aux *Cahiers du cinéma*. *Menez n'avait pas de boutons, mais son agent me dit qu'il serait parfait. Il a l'air un peu farfelu, me prévient-il, mais ne vous y fiez pas, c'est un cerveau, un prof. Quand il est arrivé, j'ai été pris d'une sorte de fou rire intérieur.* »

Menez devient le Hulot de Rozier, un corps « poéticomique » en butte à tout conformisme. Outre sa réapparition dans *Maine Océan* (1986), l'acteur a été entendu dans l'émission *Vive le cinéma* (1972) doublant très approximativement Jerry Lewis ; entre-aperçu en bébé-adulte dans le projet à demi tourné *Nono Nénesse* (1975) ; vu en cadre sup' dans le court *Marketing Mix* (1979)... Suite au succès de Bernard Menez dans la chanson avec son tube *Jolie Poupée*, Rozier observe le phénomène caméra au poing dans *Oh, oh, oh, jolie tournée !* (1984). Bernard Menez devait être de l'aventure du dernier long, *Fifi Martingale* (2001), film étrangement cloisonné dans les coulisses d'un théâtre, mais l'acteur refuse le cœur gros un rôle qu'il ne juge pas adapté.

Un poisson dans l'eau

Entre *Du côté d'Orouët* et *Maine Océan*, il y aura eu *Les Naufragés de l'île de la Tortue* (1976), avec un Pierre Richard comme un poisson dans l'eau dans cet univers foutraque où le soleil et la mer des Caraïbes tentent de s'accorder, où les rêves touristiques s'écroulent tels des châteaux de sable. Malheureusement, Rozier, qui produit le film, ne peut rien contre une sortie en salles trop confidentielle pour rameuter les foules. Le cinéaste n'aura eu de cesse d'attendre un sursaut du public capable de relancer ses audaces. Les dernières nouvelles de Jacques Rozier n'étaient pas uniquement cinématographiques. Alors que la Cinémathèque française le mettait à l'honneur via une rétrospective de son œuvre en novembre 2021, on apprenait quelques mois plus tôt suite à un post sur les réseaux sociaux qu'il était menacé d'expulsion de son appartement parisien.

Le franc-tireur américain Monte Hellman avait coutume de répéter « *qu'un cinéaste continue d'être un cinéaste même quand il ne tourne plus...* » Jacques Rozier n'aura jamais cessé de l'être. Un peu à l'image d'un Orson Welles qu'il aura regardé dans le blanc des yeux de sa caméra en 1972, il fait partie de ses cinéastes dont on fantasme les films qu'ils n'ont pas pu faire, au point de les avoir vus. Jacques Rozier ne s'est pas éteint, il a juste pris la fuite.